

L'âme du Canada

Michel Biron

Volume 18, Number 1 (52), Fall 1992

Les écritures masculines

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/201009ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/201009ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Université du Québec à Montréal

ISSN

0318-9201 (print)

1705-933X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Biron, M. (1992). L'âme du Canada. *Voix et Images*, 18(1), 166–169.
<https://doi.org/10.7202/201009ar>

L'âme du Canada

Michel Biron, Université d'Ottawa

Dix ans après *Joshua Then and Now*, Mordecai Richler publie un roman qui a fait, au Québec, beaucoup moins de bruit que ses derniers textes intempestifs liés à l'actualité québécoise et canadienne. À tort, le romancier surpassant de loin le pamphlétaire et lui opposant son souffle, son humour et même sa générosité. Le roman lui donne tout l'espace dont il a besoin pour rappeler qu'il est le plus balzacien — et le plus doué — de tous les romanciers canadiens. Il y déploie en toute liberté son formidable don d'exagération — exagération par le petit, le détail ou le défaut qui campe un personnage en deux mots, et par le grand, le collectif, l'historique qui donne sens à l'entreprise individuelle. Ce qui est mensonge et outrance dans le texte d'opinion devient, par le truchement de la fiction narrative, l'exploration tonifiante et salutaire des extrêmes du caractère social et humain.

*Gursky*¹, traduction (pauvre et truffée de fautes) de *Solomon Gursky Was Here* (1990), est le plus ambitieux roman de Richler, non seulement par la longueur, mais aussi par l'ampleur géographique (du lac Memphrémagog à l'Arctique en passant par Washington et Londres), par les zigzags chronologiques d'une histoire qui s'étend de 1983 à 1831 et, surtout, par l'envergure des personnages. *Mutatis mutandis*, la famille Gursky — dont Salomon est l'âme, comme l'indique le titre an-

glais — est au Canada ce que les Kennedy sont aux États-Unis. Elle est arrivée au Canada avant que celui-ci n'existe, via l'un des deux bateaux de l'expédition de Franklin en 1850, par le nord, le Grand Nord. Son aventure, commencée dans l'épopée d'une traversée historique, se poursuit à travers les destins d'individus tous différents mais marqués par une sorte de grandeur congénitale, qui embrasse, renverse ou déborde celle — géographique plutôt qu'historique — du pays. Le roman s'ouvre un matin glacial de 1851, alors qu'Ephraïm Gursky, seul survivant de l'équipée de Franklin, conduisait un long traîneau sur le lac Memphrémagog. Ce Juif venu de l'Arctique et accompagné d'un corbeau emblématique ne passa pas inaperçu : les habitants le virent construire au milieu du lac un igloo qui devint un temple millénariste dans lequel il accueillait les femmes des Esquimaux (convertis au judaïsme), les seins nus sous leur anorak.

Beaucoup plus tard, à quatre-vingt-onze ans, Ephraïm amena, ou kidnappa, son petit-fils préféré, Salomon, direction Grand Nord. Personne ne sut comment ce dernier parvint à revenir chez lui lorsque son grand-père mourut enfin, mais il revint. Poker, contrebande, pots-de-vin, fraude, tout fut bon pour créer ensuite un immense empire familial, partagé avec ses deux frères, le cupide Bernard et le timide Morrie. Ce trio riche et influent, derrière lequel tout lecteur canadien reconnaîtra une famille montréalaise bien connue, a des femmes, des enfants, des amis, des ennemis, bref une société complexe qui mêle le luxe et la vulgarité. S'agit-il pour autant d'une sorte d'histoire de millionnaires tutoyant les plus hauts dirigeants politiques du monde et les plus grandes vedettes américaines et s'adonnant à des bassesses que seul l'argent autorise ? Oui, en partie, Salomon fait affaire avec Al Capone, fréquente George Bernard Shaw, côtoie Nixon, sans parler de Golda Meir ; mais il ne faut pas s'attendre, chez Richler, à une série d'aventures de gangsters et de règlements de compte. S'il y a bien un ou deux morts à l'occasion, c'est presque accidentel, par nécessité de l'histoire. Cette élite internationale n'existe pour ainsi dire qu'à coup d'allusions, pour situer les choses. La véritable aventure est ici — nous ne sommes pas aux États-Unis après tout.

Au cœur de l'univers Gursky, il y a l'alcool, d'abord vendu, puis importé, enfin fabriqué dans une distillerie qui assure l'essentiel de la fortune familiale. La quantité d'alcool bu dans ce roman dépasse les limites de la simple performance. La consommation est aussi grandiose que la production : tout le monde boit, et à n'importe quelle heure de la journée, sauf l'intègre Bert Smith, ancien chef scout qui joue dans le roman un important rôle de contrepoids. Même les oiseaux, nombreux et allégoriques, titubent en volant, à l'automne, « saison des perdrix saoules, ivres d'avoir picoré les pommes sauvages, tombées et fermentées ». Si

le Canada a une âme, un symbole, remarque Moïse Berger, personnage central fasciné par Salomon Gursky, ce ne peut être que dans ses bars reculés, disséminés sur toute l'étendue du territoire :

L'âme du Canada (à supposer qu'il en ait une, ce qui est sujet à caution, songeait Moïse), ce n'était ni à Batoche, ni dans les plaines d'Abraham, ni à Fort Walsh, ni à Charlottetown, ni au Parlement qu'on avait une chance de la trouver, mais ici, à la Coquerie et dans les milliers d'autres bars comme celui-là qui s'échelonnaient dans tout le pays de la crique de Peggy, en Nouvelle-Écosse, jusqu'à l'autre bout de l'île de Vancouver.

C'est donc dans une atmosphère éthylique que l'auteur de cette remarque, fils d'un poète montréalais raté, entreprend d'écrire la biographie de Salomon Gursky. Intelligent et oisif, cultivé mais licencié par les universités qui l'engagent, don juan qui ne s'est jamais remis du départ de Béatrice, alcoolique toujours entre deux stages à la clinique de désintoxication, cet homme aurait pu être le narrateur du roman. C'est en effet le fruit de son obsession — écrire la vie de Salomon Gursky — que l'on lit. Mais Richler évite de déléguer le pouvoir de narrer à l'un ou l'autre personnage du roman — peut-être en l'occurrence parce que Moïse lui ressemble trop, mais peut-être aussi tout simplement parce que le type de réalisme romanesque pratiqué ici exige d'inscrire le particulier dans le collectif et interdit d'adopter le point de vue d'un seul.

Retiré dans son chalet des Cantons de l'Est, Moïse est entouré de livres d'histoire sur les expéditions dans l'Arctique, de photographies de célébrités qu'a connues Salomon et de photocopies des pages du journal de ce dernier. On y lit d'étranges réflexions, de portée souvent étonnamment large, comme si l'ambition de Gursky avait finalement beaucoup plus à voir avec un certain destin national qu'avec les jalousies personnelles et les réussites familiales. Par exemple ceci : « Ce qui manque à ce pays, c'est une racine-pivot. À la place, il y a Bert Smith. La quintessence même. »

Smith — remarquez la banalité du nom —, c'est l'autre Canada, le commun, le réel, l'historique et l'actuel, celui du Beaver Club et des chapeaux de castor ou, plus encore, celui de l'honnêteté, donc de la médiocrité. Richler fait exprès pour que la figure de Smith s'oppose directement à celle de Gursky : c'est le gagne-petit, modeste, mais incorruptible fonctionnaire, de race blanche, chrétien, prude, fier de ses parents partis à la conquête en « Gloriana » (les Prairies canadiennes), découragé par le flux des étrangers (les Ukrainiens de l'Ouest, les Juifs et les Noirs de Montréal) de même que par ces Canadiens français arrogants qui s'obstinent à vouloir que « les enfants des anglophones qui les avaient battus dans les plaines d'Abraham parlent leur

langage, un patois qui faisait dresser les cheveux sur la tête des vrais Français.

Pour des raisons différentes, les Gursky n'aiment pas non plus les Canadiens français, surtout depuis l'époque de la Seconde Guerre, alors que le député libéral Wilfrid Lacroix présenta au Parlement une pétition contre l'immigration juive. Mais Salomon, lui, a les moyens de ses sentiments et, à défaut d'être admis dans un lieu de villégiature des Laurentides affichant «clientèle choisie», il achète l'hôtel et plusieurs autres dans la région en vue d'y installer des familles juives en-fuies d'Allemagne. C'est simple et efficace. Aucun ressentiment, nulle animosité ne subsistent: entre les Gursky et les autres communautés, les conflits se règlent vite. La preuve, c'est qu'à la différence de nombreux anglophones, ils ne partiront pas à Toronto lorsque les nationalistes prendront le pouvoir dans les années 1970.

Bert Smith, en revanche, garde sa haine en vieux garçon impuis-sant et frustré, incapable de se faire respecter même à la banque où, venu emprunter de l'argent, il se fait éconduire par une caissière noire. En lui se condensent la pureté et la pâleur du Canada, devenu pour son grand malheur un amalgame de peuples infortunés ou, plus exactement comme l'expose Tim Callaghan, ami de Moïse et des Gursky, de peuples vaincus:

Voyons les choses en face: le Canada est moins un pays qu'un réservoir plein de la progéniture aigrie de peuples vaincus. Canadiens français qui se détruisent à trop s'apitoyer sur eux-mêmes; descendants d'Écossais ayant fui le duc de Cumberland; les Irlandais, la famine; et les Juifs, les progroms. Et puis ces paysans d'Ukraine, de Pologne, d'Italie, de Grèce, tout juste bons à cultiver le blé, extraire du minerai, manier le marteau, tenir des restaurants et faire là où on leur dit de faire.

Les Gursky, eux, ont l'arrogance du vainqueur que leur a léguée l'aïeul, Ephraïm, celui qui inventa un Canada placé sous le signe du nord, du plaisir charnel et d'un corbeau inquiétant. Richler, qui soigne autant ses personnages principaux et secondaires, consacre certaines de ses plus belles pages à ce fou, démoniaque comme un héros de Dostoïevski. Citons celle-ci, parce qu'elle est la métaphore même du roman: au fond d'une geôle londonienne d'où il s'évadera pour venir ici, Ephraïm écoute le récit d'un matelot qui a fait le voyage au Canada; voyant l'intérêt de son auditeur, ce dernier met vite à profit son discours: un peu de récit contre de plus en plus de gin et de tabac. La littérature comme le reste a un prix.

1. Mordecai Richler, *Gursky*, Paris, Calmann-Lévy, 1992, 609 p.